

Révolutionner l'amour romantique

Combien de temps passe-t-on à discuter de nos relations amoureuses, à échanger sur notre vie intime ? Combien de films, de séries, de livres, de pièces de théâtre, de chansons parlent d'amour ? Bref, dans notre société, nous sommes biberonné-es à la culture de l'amour. À combien d'entre nous, d'ailleurs, on a demandé tout petit-e, si on avait un ou une amoureux-se ?

Réinvention

Dans les milieux féministes et alternatifs, aujourd'hui, il y a de plus en plus de personnes qui tentent de réinventer les manières d'aimer. Il suffit de voir le nombre de livres et podcasts qui sont sortis depuis 2021 sur le sujet². Ces réflexions et nouvelles façons de relationner tentent de changer la norme du couple hétérosexuel et tous ses fonctionnements. Mais également, il y a une volonté de faire comprendre qu'il est temps de politiser nos relations, de les réinventer, en faisant émerger pleins de nouvelles notions : amour libre, polyamour, aromantisme, asexualité, pansexualité, faire famille autrement, maternités rebelles, etc.

Mais si en requestionnant l'amour, on n'interroge pas plus que le modèle patriarcal archi-codifié du couple exclusif hétérosexuel, ne risque-t-on pas de créer de nouvelles normes ? Ne laissons-nous pas de côté toute une série de personnes qui n'ont pas la capacité de quitter ce schéma relationnel ? Que faisons-nous des blessures psychologiques, des liens affectifs, des traumatismes ? Est-ce que réinventer l'amour romantique est une illusion théorique ? Est-ce possible, sans questionner ou changer nos rapports collectifs, culturels mais aussi individuels et psychologiques aux liens sociaux généraux ?

L'amour comme pilier du bonheur

Questionner les relations amoureuses, met inévitablement en lumière la place qu'elles prennent dans nos vies, les rôles et les codes qui nous ont été transmis et que nous avons, à notre insu, intériorisés. Ce que les milieux féministes en questionnant les normes ont mis en

¹ Chargée de projets chez Corps écrits

² Pour n'en citer que quelques-uns : Victoire Tuillon, *Le cœur sur la table. Pour une révolution romantique* (Binge Audio pour le podcast et le livre, 2021) ; Mona Chollet, *Réinventer l'amour. Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles* (Edition La découverte, 2021) ; Coral Herrera Gomez, *Révolution amoureuse. Pour en finir avec le mythe de l'amour romantique* (Binge Audio, 2021) ; Juliet Drouar, *Sortir de l'hétérosexualité* (Binge Audio, 2021) ; *Nos amours radicales. 8 visions singulières pour porter un regard nouveau sur l'amour* (Editions Les Insolentes, 2021) ; Judith Duportail, *Dating Fatigue. Amour et solitudes dans les années (20)20* (Édition de L'Observatoire, 2021) ; Marie Kock, *Vieille Fille* (Edition la Découverte, 2022)

avant, c'est que nous vivons dans une société où l'amour serait la preuve d'une vie personnelle réussie. Être en couple est une condition *sine qua non* au bonheur. Mais pas n'importe quel couple. En effet, dans les médias, les films, les séries, la littérature, nous sommes constamment renvoyé·es au couple hétérosexuel comme la base de la culture du bonheur.

De plus, on nous inculque l'idée que l'amour est magique, qu'il va transformer notre vie, la rendre meilleure, plus savoureuse, plus épanouissante, plus heureuse. Le grand amour pourrait tout accomplir : il est l'écueil de notre liberté et notre déploiement. Si on a beau savoir que les relations de couple ne sont pas toujours roses et parfaites comme dans les récits qui nous inondent, qu'une relation ça se travaille et ça se nourrit, on continue à nous pousser à rêver du grand amour, de la rencontre qui ferait tout basculer, d'une simplicité évidente, de la parfaite complémentarité, de l'amour inconditionnel. Ne vous sentez-vous pas galvanisé·es lorsqu'à la fin du film les deux protagonistes s'embrassent et se mettent ensemble ?

Cela est problématique parce que ça stigmatise et discrimine toutes les personnes qui ne sont pas dans un couple hétérosexuel normatif. Ça donne l'impression qu'il n'y a qu'une seule voie légitime. Et si on ne prône pas de multiples manières de vivre l'amour, comment peut-on même imaginer qu'il est possible de le vivre autrement ?

« J'ai toujours cru que l'amour romantique était ce qu'il y avait de plus important, que c'est ce qui donnait de la saveur à l'existence. [...] Mes expériences et observations me disaient autre chose : un nombre invraisemblable de couples ne sont pas fondés sur l'amour mais une série de critères qui n'ont rien à voir avec tout ça. »³

En Belgique, 58,19% des Belges vivent officiellement en couple. C'est sans compter toutes les personnes en couple qui ne sont pas cohabitants légaux. Pourtant un mariage sur deux finit par un divorce.

La question de l'amour se politise de plus en plus, mais ces réflexions restent minoritaires, puisque l'amour et les relations amoureuses continuent à être vues comme quelque chose de privé, qui est lié à deux individus en particulier, chaque relation serait unique, différente. Puis surtout l'amour ne pourrait pas être analysable socialement parce qu'il s'agirait d'une émotion, de quelque chose qui nous dépasse, qu'on ne peut comprendre, ni contrôler.

Pourtant s'il y a quelque chose de culturellement social, c'est bien l'amour, dont les contours et la forme ont complètement été définis et cadrés. La manière dont on relationne est loin

³ Marie Kock, *op.cit.*, p.29

d'être naturelle. Les féminismes le revendiquent depuis longtemps, mais marteler que l'intime est politique quand il est question de l'amour, c'est presque encore une nouveauté.

Aimer différemment en fonction de son genre

On apprend à aimer selon les normes, croyances, modèles, habitudes, mythes, tradition, morale et éthique de la culture et la société à laquelle on appartient. Dans la culture occidentale blanche en ce début du 21^e siècle, qui prône la virilité, l'individualisme et la consommation, parler d'amour, être sentimental-e est perçu comme dérisoire, parfois même honteux. L'amour, être en couple, c'est finalement quelque chose qui épanouirait juste les femmes. Puisque les valeurs féminines dans une société patriarcale sont plutôt à jeter, ça nourrit l'idée que toutes ces heures qu'on prend à écouter, conseiller, ouvrir ses bras, montrer sa vulnérabilité, ça serait futile. C'est un grand paradoxe, puisque l'amour est censé nous rendre heureux-ses, que nous sommes bombardé-es d'objets culturels qui traitent de l'amour, mais pourtant c'est niais d'en parler.

Dans la culture occidentale, les filles et les garçons apprennent les liens et l'amour différemment : les garçons apprennent à défendre leur liberté et leur autonomie, à se mettre en priorité. Leur valeur dans la société dépend de ce qu'ils font. Les filles apprennent à prendre d'abord soin des autres, avant elle-même. Leur valeur dépend de leurs relations. L'amour devient alors l'apanage des filles, et être en relation devient un lieu de valorisation sociale. Alors qu'elles développent des qualités de soin et de liens, les garçons apprennent à se couper émotionnellement, parce que *boys don't cry*. Cette éducation mutile les garçons en n'autorisant l'expression de leurs émotions que dans une forme de violence verbale ou physique. Leur sont valorisé la dureté et l'insensibilité, et critiqué la vulnérabilité et les peurs. On rejette les comportements féminins ("Pourquoi tu pleures? T'es pas une femmelette!"). Aussi, la séduction est un signe de virilité et un comportement social félicité dès le plus jeune âge ("Oh il a déjà une petite amoureuse!"). Ils cultivent la distance plutôt que l'intimité. Les jeunes garçons sont donc poussés à se comporter comme des dominants en devenir, déjà privilégié de moins de travail domestique, moins de soins aux autres membres de la famille et plus d'argent de poche⁴, moins de harcèlement de rue, plus de représentation dans les livres et les médias.

Tout ça est lié à ce qu'on appelle les agents de socialisation, c'est-à-dire des lieux qui nous formatent à nous comporter d'une certaine manière. Ça va être ce qu'on entend, voit et reproduit des lieux où on grandit, comme notre famille, notre entourage proche, notre école, nos loisirs mais aussi les récits qui se racontent autour de nous, les images qui se présentent à nous, dans les magazines, les films, les livres, les pubs, etc. On intériorise ces comportements comme la normalité, comme si c'était naturel.

⁴ Selon le rapport de Childwise (2017) et l'enquête « Efforts d'éducation des famille » de l'Insee-Ined (1992)

En grandissant, la manière dont on perçoit le couple et les relations fait naître de grosses différences entre les hommes et les femmes. Cela crée des inégalités et discriminations systémiques fondamentales, et peut également amener des dissonances entre nos désirs et ce qu'on nous impose comme la norme

Comment inventer une relation fondée sur l'égalité, si on ne part pas des mêmes apprentissages ? Comme l'explique le sociologue Florian Vörös dans son livre *Désirer comme un homme*, la majorité des hommes cis hétérosexuel, par le fruit de leur éducation, trouve ça normal, voire même nécessaire, de dominer, car il n'y a rien de plus sexy que la disponibilité féminine totale⁵. Comment vivre une relation saine quand on apprend que la dévalorisation de l'autre est souhaitable, voire désirable ? Quand on apprend à penser à soi en priorité ? Il y en plus ici un réel tenant psychologique inégalitaire en ce que le mythe de l'amour romantique implique pour femmes leur réussite sociale via la mise en couple. L'enjeu relationnel n'est, de fait, pas le même pour les hommes et les femmes. De plus, on apprend dans notre société que c'est le niveau d'engagement avec quelqu'un-e (se marier, avoir des enfants, vivre ensemble, etc.) qui prouverait la profondeur du lien avec cette personne⁶. Cela explique pourquoi les femmes vont se sacrifier par amour, souffrir par amour, accepter par amour, travailler gratuitement par amour, donner jusqu'à s'oublier par amour. Cela explique aussi pourquoi c'est aussi au nom de l'amour que certains hommes violentent voire tuent leurs femmes, abusent d'enfants, justifient le viol conjugal.

Cela pose une question fondamentale : est-il possible de créer des relations intimes égalitaires dans un monde qui ne l'est pas ? Est-ce qu'on peut aimer autrement, loin des schémas oppressifs ?

« Tant que nous vivons dans un système où nous sommes dominées, exploitées, dévalorisées, assignées, violentées, enfermées, nous ne pourrions vivre nos amours dans la sérénité. Nous devons rester vigilantes et résister. »⁷

Le romantisme est aussi sexuel

Le mythe de l'amour romantique a aussi un impact direct sur notre rapport à la sexualité. Puisque dans leur éducation, il y a quelque chose de beaucoup plus individualiste chez les garçons et plus altruiste chez les filles, cela explique pourquoi les hommes auront tendance à voir la sexualité comme une source de plaisir individuel, avant d'y voir un lieu d'expérimentation à deux, dans le consentement, où le plaisir et le désir sont égalitaires et réciproques.

⁵ Florian Vörös, *Désirer comme un homme : enquête sur les fantasmes et les masculinités*, La découverte, 2020

⁶ Victoire Tuillon, « La princesse et l'escalator » dans *Le cœur sur la table. op.cit.*

⁷ Sharone Omarkoy, « La débrouillardise pimpante », dans *Nos amours radicales, op.cit.*, p.31

On peut voir, par exemple, comment les jeunes adolescents, et parfois même encore les adultes, utilisent un champ lexical de guerre et de violence pour parler de leurs relations sexuelles : “je l’ai défoncé”, “troué”, “souillé”, “je veux me la faire”,...⁸. « Il est courant pour les hommes de penser qu’ils ont “eu” une femme quand ils ont couché avec elle. Ils l’ont soumise. Ils ont gagné quelque chose sur elle, ils lui ont pris quelque chose. »⁹

Ainsi, les codes de l’amour romantique érotisent la violence : « Nous apprenons, dans les films, les livres, les contes, toutes les représentations culturelles, que les sentiments amoureux naissent dans la contradiction, les obstacles, la douleur, la contrariété. Logiquement, pour nous, la sexualité, en continuité de ce modèle, devient un rapport de force, de pouvoir, quelque chose que l’on arrache à l’autre. L’éducation sexuelle que nous avons reçue est un conditionnement à désirer la violence, à nous couler dans des rôles binaires, dominant ou dominé »¹⁰. Cela nourrit directement les rôles normatifs qui présentent et valorisent les hommes comme des séducteurs actifs désirants, et les femmes comme des êtres séduites passives désirées.

« Dès mon plus jeune âge, on m’a appris que se plier aux désirs des hommes était la condition *sine qua non* pour vivre le grand frisson de l’amour. L’écoute de mon corps, de mes désirs, n’a jamais été encouragé. »¹¹

On se rend ainsi compte comment ce mythe de l’amour romantique est justement un super outil pour contraindre les femmes dans l’attente, la passivité, et la dépendance.

Et post #MeToo et sachant qu’en Belgique 98% des femmes ont déjà vécu du harcèlement sexiste¹², que près d’1/4 des femmes ont été victimes de viol conjugal, et 13 % de viol en dehors du couple¹³, on peut légitimement se dire qu’on vit dans une société où la séduction et le harcèlement se mêlent, que la culture n’est pas au consentement, et qu’on est encore loin d’avoir démêler les choses. « L’hétérosexualité est un terrain chaotique miné par des siècles de domination masculine et de culture du viol. Comment tisser du lien et de l’amour dans un espace aussi violent ? Nous sommes bien courageux-ses de continuer d’aimer, de désirer, de sexer dans un tel contexte. »¹⁴

Par ailleurs, le mythe romantisme impacte aussi la sexualité par le fait qu’une seule orientation sexuelle est normée. Sortir du schéma hétérosexuel reste aller à contre-courant,

⁸ Léane Alestra, « Amour en addiction », dans *Nos amours radicales*, op.cit., p.45

⁹ Martin Page, *Au-delà de la pénétration*, Le Nouvel Attila, 2019

¹⁰ Juliet Drouar dans *Judith Duportail, Dating Fatigue*. op.cit., pp.116-117

¹¹ Léane Alestra, « Amour en addiction », dans *Nos amours radicales*, op.cit., p.46

¹² Vie féminine, *Le sexisme dans l’espace public*, Etude 2017 - <https://viefeminine.be/le-sexisme-dans-l-espace-public>

¹³ Amnesty International, *Lutte contre les violences faites aux femmes*, 2019 - <https://www.amnesty.be/infos/blogs/blog-paroles-chercheurs-defenseurs-victimes/article/lutte-violences-femmes>

¹⁴ Sharone Omankoy, « La débrouillardise pimpante », dans *Nos amours radicales*, op.cit. pp.28-29

ce qui crée inégalités et discriminations, jusqu'à parfois même pathologiser les personnes qui n'ont pas une sexualité « normative »¹⁵.

Aussi, comme nous avons ainsi grandi avec l'idée que le couple est un but en soi, un objectif à atteindre, et qu'il est gage de valeur sociale pour les femmes socialisées comme telle, il en est né une pression énorme à ne pas être célibataire. Pouvez-vous nommer un film où une femme est célibataire, n'est pas définie comme telle et est épanouie ? De fait, entre chaque relation, les femmes sont perçues – et souvent se vivent – en transit, en attente de la prochaine, comme incomplet·es, car il leur manque leur « moitié ». C'est ce que la journaliste Shani Silver¹⁶ décrit dans le concept de la *prolog life* : « La *prolog life*, c'est d'attendre d'avoir un partenaire pour faire des choses. Par exemple, je ne peux pas voyager si je suis seule. Je ne peux pas acheter une maison »¹⁷. On parle d'ailleurs de « faire sa vie avec quelqu'un·e », comme si la vie sans un·e partenaire était défaite, et donc ratée.

Ainsi, le mythe de l'amour romantique anomalise voire discrimine les personnes célibataires¹⁸. Et renforcée par le fait qu'on éduque les femmes à la compétition et qu'on génère une dévalorisation entre elles, cette pression amène une inégalité de genre impressionnante dans les applications de rencontre¹⁹, qui nourrit une marchandisation de l'amour. Par l'injonction au couple, la compétition et la perception d'une misère relationnelle liée au célibat, « les applications de rencontres transforment les femmes en travailleuses du sexe gratuites que les hommes peuvent ghoster »²⁰.

Rejeter les normes ?

Alors, bien sûr il y a des personnes qui sont très heureuses dans un couple hétérosexuel normatif, l'idée n'est pas du tout de leur dire qu'elles ont tort, ou qu'elles ne seraient pas assez féministes. Non, c'est simplement, de pouvoir ouvrir d'autres champs, d'autres manières de relationner possible, afin de sortir d'un déterminisme et laisser le choix. Pour toutes celles et ceux qui ne trouvent pas leur place dans ce modèle, mais qui se retrouvent obligé·es de s'y conformer, consciemment ou non, avec malaise, souvent même avec violence.

Il nous faudrait aussi remettre de la lumière, de la conscience sur tout ce qui nous pousse à aller dans cette direction. Parce que pour plus de personnes qu'on ne le croit, le mythe de l'amour romantique n'est pas tant nourri et vécu parce qu'il épanouit mais bien plutôt parce qu'il crée la peur d'en être exclu·e. Combien sont poussé·es par l'insécurité relationnelle de sortir du cadre à rester dans un couple hétérosexuel normatif ? Combien sont stigmatisé·es

¹⁵ Tad Madesta, *Désirer à tout prix*, Binge Audio, 2022

¹⁶ Shani Silver, *A single revolution: Don't look for a match. Light on*, Atta Girl Press, 2021

¹⁷ Shani Silver interviewée par Judith Duportail dans « Célibat 1/2 : Qu'est-ce que la "single revolution" ? » dans *On ne peut plus rien dire*, Binge audio, 2023

¹⁸ Le *singlism* est le fait de stéréotyper et stigmatiser les personnes célibataires.

¹⁹ Judith Duportail, *L'amour sous algorithme*, Goutte D'or Eds, 2019

²⁰ Shani Silver interviewée par Judith Duportail dans *op.cit.*

et discriminé-es de ne pas prendre cette voie-là ? Avoir la liberté de pouvoir se laisser questionner ce modèle, sans passer pour un-e marginale, une salope, un-e mal-baisé, un-e incomplèt-e, etc. S'assurer qu'il nous convienne, et avoir la possibilité, si pas, d'en inventer d'autres : vivre avec ses ami-es, vivre ensemble en couple mais sans relations sexuelles, être en couple sans avoir d'enfants, vivre de multiples relations, avoir un enfant seul-e, ne pas être en relation amoureuse du tout, vivre en communauté, ne pas avoir de sexualité du tout, avoir des enfants en coparentalité, s'aimer sans vivre sous le même toit, dans la même ville, etc. Il y a mille choses à inventer.

Sexuellement, c'est aussi valoriser la culture du consentement, de l'empathie et du respect, du désir enthousiaste. Redonner la possibilité aux personnes sexisées de désirer (ou non). Sortir d'un rapport de domination dans la séduction. L'amour ne devrait jamais être inconditionnel : lorsqu'on se fait violenter, lorsqu'on nous manque de respect, alors c'est qu'il n'y a plus d'amour. Car comme le disait, bell hooks, autrice afroméfiniste : « L'amour ne peut pas prendre racine dans des relations fondées sur la coercition. Choisir la politique féministe, c'est faire le choix d'aimer »²¹.

Il est également urgent de sortir de l'idée que les relations - qu'elles soient affectives, amicales, sexuelles, ou un mélange flou de tout ça - naissent d'un miracle d'une rencontre et, que tout va simplement de soi. En réalité, ça demande du temps, de l'énergie, de l'empathie, du travail sur soi, de la compréhension de ses blessures, celles de l'autre, de la patience, de la tendresse, de l'indulgence, de la générosité. Ça demande une capacité à affronter le conflit, ça demande d'acquérir des compétences qui manquent cruellement à notre éducation.

S'estimer

Déconstruire le mythe de l'amour romantique ne veut pas dire non plus laisser ses sentiments de côté, abandonner les papillons dans le ventre, mais simplement s'ouvrir vers des relations plus saines, plus honnêtes, plus égales, plus vraies, qui respectent nos limites et nos besoins. Rehabiter dans son corps et dans son cœur le *care* et l'authenticité.

Cela veut dire donc aussi, et avant tout, construire une confiance en soi et une entraide sociale et collective. Car à partir du moment où les personnes discriminées auront suffisamment d'estime d'elles-mêmes et les possibilités économiques et sociales pour se lever et se casser, par la force des choses, les relations changeront. C'est en cela que le soin de soi (*self-care*) et l'amélioration des conditions d'accès sont des actes de « guerre politique » pour les personnes minorisées²².

²¹ bell hooks, *Tout le monde peut être féministe*. Editions Divergente, 2020

²² Audre Lorde, *Journal du cancer*, Mamamélis (Genève), 1998

Comme l'a magnifiquement théorisé Gloria Steinem dans son livre *Une révolution intérieure*²³, les femmes et les personnes minorisées ont grandi dans une société où elles n'ont pu que très peu cultiver l'estime en soi. Elles ne l'ont pas apprise, en ont été privées ou ôtées, dans une société qui, au lieu de nourrir l'estime de soi élémentaire, impose une normalisation de la violence, la soumission, l'inégalité et l'injustice. Également parce que les qualités dites « masculines » sont valorisées, tandis que les qualités dites « féminines » sont non seulement moins nombreuses, mais aussi déconsidérées : « Cette conviction d'être aimé·e·s et aimables, estimé·e·s et estimables tel·le·s que nous sommes, quoi que nous fassions, est le point de départ de l'estime de soi la plus fondamentale »²⁴.

Devenir adulte avec une estime de soi plus faible peut amener à chercher dans le lien un lieu pour la rassurer, la nourrir, la choyer. L'estime de soi dépend alors non pas d'une force intérieure et intégrée, mais d'une personne tierce et qui, d'un coup de rupture, peut balayer tout le socle qui s'était construit. « Il n'est pas étonnant que beaucoup de femmes aient plus besoin de romance que les hommes. Etant donné que [...] *les femmes ont encore plus besoin de projeter sur un autre être humain les part d'elles-mêmes qui sont sources de vie et de force* »²⁵. Ainsi, si la romance trouve sa source dans une incomplétude de soi, il est presque impossible qu'elle évolue vers l'amour : comment construire une relation égalitaire lorsqu'elle est basée sur le manque affectif et la faible estime de soi ?

De ce sentiment d'incomplétude peut également naître la jalousie. Fort taboue, d'autant plus dans une « révolution romantique » qui valorise les polyamours, elle est pourtant à remettre dans un contexte sociétal : en effet, ce sentiment est bien plus ressenti par les femmes que par les hommes, et on peut lier cela au fait social d'une estime de soi plus basse chez les femmes et un sentiment généré par la société patriarcale d'être parfaitement interchangeable²⁶.

Quitter la romance et aller vers l'amour

La romance est, nous l'avons vu, gorgée d'inégalités et de dominations. Elle valide et valorise une existence, comble un manque d'estime, elle veut contrôler. Dans l'amour, il n'y a pas de domination ou de pouvoir. « Dans l'amour vrai, vous voulez le bien de l'autre. Dans l'amour romantique, vous voulez l'autre »²⁷. Par ailleurs, ce qui différencie la romance de l'amour, c'est que la première sépare les sentiments : ceux qu'on a pour son amoureux·se de ceux pour les ami·es, la famille, etc. L'amour lui, il inclut tout le monde ensemble.

²³ Gloria Steinem, *Une révolution intérieure. Renforcer l'estime de soi*, HarperCollins (Paris), 2023

²⁴ *Ibid.*, p.106

²⁵ *Ibid.*, p.400

²⁶ *Idem.*

²⁷ Margaret Anderson cité dans *Ibid.*, p.434

C'est une vision qui a trouvé une théorisation sous le nom d'anarchisme relationnelle, concept qui vise à critiquer les normes relationnelles en valorisant l'autonomie, l'égalité et la diversité des liens affectifs²⁸.

Ce qui ne veut pas non plus dire que pour être féministe, il faut forcément avoir plein de relations sans catégorie, être polyamoureux·ses, ou changer d'orientation sexuelle. Plusieurs féministes revendiquent d'ailleurs un « lesbianisme politique » sur base de cette idée : « Construire et tisser ses relations intimes sans les hommes est le moyen le plus virulent de se révolter contre la domination patriarcale »²⁹.

Mais bien plus que de créer de nouvelles injonctions, ce qui nous ferait du bien, individuellement comme socialement, ça serait sans doute d'arrêter de voir la relation amoureuse comme supérieure et prioritaire à toutes les autres, et seule voie de bonheur. Parce que ce qui fait l'amour, c'est finalement la tendresse, le désir, l'affection, le soin, l'écoute, l'entraide et cela peut exister dans tant d'autres relations que celles amoureuses, peu importe le nom qu'on leur donne. On pourrait se demander comment évoluerait la société, si on consacrait autant de temps, d'énergie, de soin, d'engagement à nous-mêmes et à nos amitiés qu'à notre amoureux·euse. Aller du côté de l'amour, ça passe par déconstruire le couple comme voie prioritaire d'épanouissement et de liens sociaux.

Pour tout cela, on a besoin de nouvelles fictions, œuvres culturelles pour rouvrir nos imaginaires vers d'autres possibles, pour voir qu'on peut aimer différemment, plus justement, plus égalitairement, plus créativement. Le problème n'est pas tant que les récits normatifs sont majoritaires, mais qu'il n'en existe pas d'autres.

Il ne faut évidemment pas oublier les conditions matérielles, sociales, économiques, culturelles, religieuses, dans lesquelles on peut ou ne peut pas faire des choix de vie différents de la norme. Le modèle du mythe de l'amour romantique est aussi poussé par une réalité concrète : ça coûte moins cher de vivre à deux que seul·e, on est même avantagé·e financièrement au niveau des impôts quand on est marié·es, il n'y a pas d'alternative

²⁸ Les principes clés de l'anarchisme relationnel incluent :

- Consentement mutuel : Toutes les parties impliquées dans une relation doivent donner leur consentement librement et sans coercition. Cela met en avant l'importance du respect des limites individuelles.
- Non-hiérarchie : Les relations ne devraient pas être basées sur des structures hiérarchiques de pouvoir, mais plutôt sur un équilibre des besoins, des désirs et des contributions de chaque individu.
- Communication ouverte : Une communication honnête, transparente et ouverte est essentielle pour maintenir des relations saines et égalitaires.
- Flexibilité : L'anarchisme relationnel encourage la flexibilité et l'adaptabilité dans les relations, permettant aux individus d'explorer différentes formes de connexions et de configurations relationnelles.
- Remise en question des normes sociales : L'anarchisme relationnel remet en question les normes sociales rigides liées aux relations, telles que les attentes de genre, les modèles familiaux traditionnels et les rôles assignés.

²⁹ Judith Duportail, *Dating Fatigue. op.cit.*, p.89

soutenue par des politiques publiques pour élever des enfants de manières alternatives au modèle familial existant, etc.

La révolution de l'amour, ce n'est donc pas le polyamour, ou le *sex positif*, car cette vision conduit à penser et vivre le sujet sous un angle de pratiques individuelles, et donc de l'épanouissement personnel. Or il faut penser l'amour dans une perspective politique, comme une lutte sociale pour des changements structurels, collectifs. Révolutionner l'amour, ce sont des prises de conscience collective, mais surtout des changements systémiques généraux ; des politiques publiques contre les violences sexuelles ; des cours obligatoires d'éducation affective et d'éducation aux conflits, aux relations, aux enjeux de domination dès la maternelle ; ce sont des prises en charges en premières lignes des violences sur les enfants et les personnes sexisées ; ce sont des politiques économiques qui sortent les femmes de la précarité, réajuste les inégalités salariales, et dénouent donc l'indépendance aux partenaires ; ce sont des soins de santé pour toustes, des thérapies remboursées, etc.

Et toutes ces luttes progressistes, au-delà de dénoncer, combattre, déconstruire, reconstruire, nous invitent à réapprendre à aimer. Parce que ce sont des luttes qui imaginent et tentent de redessiner un monde plus égalitaire, où les relations, quelles qu'elles soient, pourraient enfin se vivre sans dominations, oppressions ou violences, et donc avec tellement, tellement plus d'amour.